

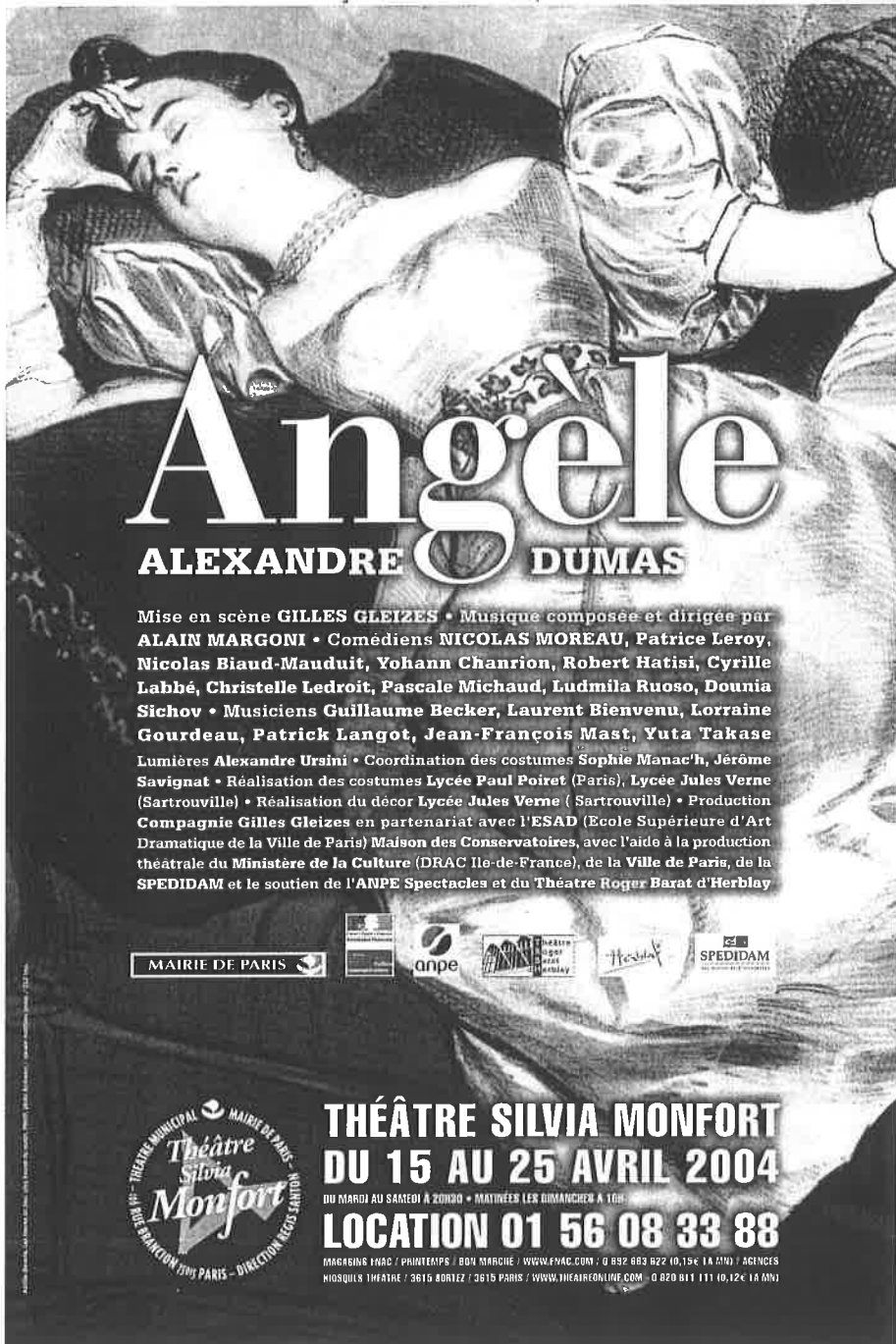
**A propos d' "Angèle"
d'Alexandre DUMAS**

**Mise en scène de
Gilles GLEIZES**

**Musique originale
d'Alain MARGONI**

SOMMAIRE

Visuel du spectacle	page 3
Générique	page 4
Production et dates des représentations	page 5
Textes d'Anne UBERSFELD et de Claude SCHOPP à propos de la pièce d'Alexandre DUMAS	pages 6 à 8
Texte de Gilles GLEIZES écrit pour le programme	page 9
Textes d'Anne UBERSFELD, de Claude SCHOPP et de Sylviane ROBARDEY-EPPSTEIN à propos du spectacle	pages 10 à 13
Extraits de presse	pages 14 à 19



Angele

ALEXANDRE DUMAS

Mise en scène GILLES GLEIZES • Musique composée et dirigée par ALAIN MARGONI • Comédiens NICOLAS MOREAU, Patrice Leroy, Nicolas Biaud-Mauduit, Yohann Chanrion, Robert Hatisi, Cyrille Labbé, Christelle Ledroit, Pascale Michaud, Ludmila Ruoso, Dounia Sichov • Musiciens Guillaume Becker, Laurent Bienvenu, Lorraine Gourdeau, Patrick Langot, Jean-François Mast, Yuta Takase Lumières Alexandre Ursini • Coordination des costumes Sophie Manac'h, Jérôme Savignat • Réalisation des costumes Lycée Paul Poirer (Paris), Lycée Jules Verne (Sartrouville) • Réalisation du décor Lycée Jules Verne (Sartrouville) • Production Compagnie Gilles Gleizes en partenariat avec l'ESAD (Ecole Supérieure d'Art Dramatique de la Ville de Paris) Maison des Conservatoires, avec l'aide à la production théâtrale du Ministère de la Culture (DRAC Ile-de-France), de la Ville de Paris, de la SPEDIDAM et le soutien de l'ANPE Spectacles et du Théâtre Roger Barat d'Herblay

Mairie de Paris



THÉÂTRE SILVIA MONFORT
DU 15 AU 25 AVRIL 2004

DU MARDI AU SAMEDI À 20H00 • MATINÉES LES DIMANCHES À 16H

LOCATION 01 56 08 33 88

MAGRINS FNAC / PRINTEMPS / BOY MARCIE / WWW.FNAC.COM / 0 892 883 822 (0,15€ / 14 MN) / AGENCES
MOSQUIS THÉÂTRE / 3615 808122 / 3615 PARIS / WWW.THEATREONLINE.COM / 0 820 811 111 (0,12€ / 14 MN)

i n v i t a t i o n

« Angèle » d'Alexandre DUMAS

Mise en scène: Gilles GLEIZES
Musique originale d'Alain MARGONI

Comédiens:

Nicolas BIAUD-MAUDUIT puis Noël CORELLA *Henri Muller*
Yohann CHANRION puis Aliocha ITOVICH *Dominique*
Robert HATISI *Madame Angélique - Un chasseur*
Cyrille LABBE *Jules Raymond*
Christelle LEDROIT *La comtesse de Gaston*
Patrice LEROY *Muller père - Un notaire*
Pascale MICHAUD *Angèle*
Nicolas MOREAU *Alfred d'Alvimar*
Ludmila RUOSO *Ernestine de Rieux*
Dounia SICHOV *Louise*

Direction d'orchestre: Alain MARGONI puis Jean-François MAST

Musiciens:

Guillaume BECKER *Alto*
Laurent BIENVENU *Clarinete*
Lorraine GOURDEAU puis Mayumi HIROMITSU *Percussions*
Jean-François MAST *Piano*
Yuta TAKASE puis Sarah DAYAN *Violon*
Patrick LANGOT puis Annabelle BREY *Violoncelle*

Assistant à la mise en scène: Yohann CHANRION

Coordination des costumes: Sophie MANAC'H, Jérôme SAVIGNAT

Lumières: Alexandre URSINI

Maquillages et coiffures: Nathalie REGIOR, Alice ROBERT

Stagiaire costumes: Sarah BERANGER, Agathe DELABRE, Anne LEFRANC

Régisseur de tournée: Aliocha ITOVICH

Réalisation des costumes: DMA Costumier Lycée Paul POIRET (PARIS), DMA
Costumier et DTMS Habillage Lycée Jules VERNE (SARTROUVILLE)

Réalisation du décor: DTMS Machiniste Constructeur Lycée Jules VERNE
(SARTROUVILLE)

Remerciements: Yves PIGNOT, Marie-Thérèse REGNIER, Studio 24 Compagnie
Roger PLANCHON

PRODUCTION:

Compagnie Gilles GLEIZES
en partenariat avec l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique de la Ville de PARIS
(Maison des Conservatoires)
avec
l'Aide à la Production Théâtrale du Ministère de la Culture
(DRAC Île de France)
de la Ville de PARIS,
de la SPEDIDAM,
le soutien de l'ANPE Spectacles et du Théâtre Roger Barat d'Herblay

DATES DES REPRESENTATIONS:

Les 04 et 05 Mars 2004 au Théâtre Roger Barat de Herblay
Le 09 Avril 2004 au Centre Culturel de Jouy-le-Moutier
Du 15 au 25 Avril 2004 au Théâtre Silvia Monfort à Paris
Du 18 au 22 Octobre 2005 au Théâtre du Jeu de Paume à Aix-en-Provence
Le 05 Novembre 2005 au Théâtres de Sens
Le 25 Novembre 2005 au Théâtre Gallia de Saintes
Le 30 Novembre 2005 au Théâtre de Dreux

“Dans la foulée de son succès d’*Antony*, Alexandre Dumas écrit son nouveau drame, *Angèle*, avec la même perspective d’un rapport immédiat au présent, d’un présent revendiqué: “Parlez-nous de nous, c’est nous qui sommes intéressants” lui crient ses spectateurs. Il écrit alors le premier peut-être des drames modernes, de ces grands drames qui occuperont la seconde moitié du siècle et même le début du vingtième.

Toute l’intrigue repose sur l’évènement du siècle, celui qui partage l’histoire et donne congé définitivement à la vieille royauté, les journées de Juillet 1830, les “Trois Glorieuses”: les patrons imprimeurs du Marais envoient leurs ouvriers à la conquête de la liberté de la presse... et du commerce. Après quoi, le monde de l’argent, tout comme l’ancienne noblesse, essaie sans scrupules de tirer son épingle du jeu.

Dans une scène extraordinaire du premier acte d’*Angèle*, le héros Alfred raconte son histoire, sa volonté de triomphe, son cynisme de putain mâle. Mais le génie de Dumas montre en permanence non seulement l’envers moral du héros - Henri, son double de mort- mais en même temps, dans le même personnage d’Alfred, qui ne porte pas par hasard ce nom de poète, le “héros romantique”: en lui le désir de vivre, le désespoir de la solitude, la place aléatoire dans le monde et, quelque part issu des mêmes causes, l’instinct suicidaire. En face de lui, partout dans ce monde, la femme, même triomphante, toujours victime.”

Anne UBERSFELD

Professeur émérite à l’Université Paris III (Etudes Théâtrales)

Auteur de « Le drame Romantique », « Lire le Théâtre »...

Théâtre de chambres

Le premier titre du drame, au cours de sa gestation, est *L'Échelle des femmes*, encore accolé, sur les affiches des premières représentations, au nouveau titre *Angèle*, qui a choisi de privilégier l'une des femmes de l'échelle. Cette focalisation sur l'innocente victime semble tirer le drame vers le mélodrame; mais le changement de titre ne reflète que le changement du public auquel il s'adresse: écrit pour Bocage dans la perspective de l'engagement du comédien à la Comédie-Française, *Angèle* est saisie par Pierre-Jean Harel, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, et montée par la troupe, à laquelle appartient Ida Ferrier (nouvelle maîtresse de l'auteur), passant ainsi de la scène officielle à un théâtre des boulevards.

« Il m'était tout à fait impossible de donner ma pièce aux Français. La première raison, c'est que les répétitions que je venais de faire m'avaient plus que jamais exaspéré contre eux et fait jurer que de longtemps ils ne verront ni de ma prose ni de mes vers.

La 2ème c'est que Mademoiselle Mars partant au mois de juin je ne savais à qui confier mon rôle.

La 3ème qu'Anicet qui tremblait de perdre *Térèse* me tourmentait chaque jour pour en finir avec Harel qui ne reprenait l'ouvrage qu'à la condition qu'il aurait *L'Echelle* et qu'enfin il est venu deux fois m'apporter le traité avant que je le signasse. » (1)

Lorsque, dans l'« Avertissement », figurant en tête de l'édition de *Catherine Howard* (1834), le jeune auteur se livre à un exercice de taxinomie de ses œuvres dramatiques, *Angèle* est classée comme *du drame de mœurs*, quant *Antony* relèverait *du drame d'exception*. Du drame de mauvaises mœurs publiques aurait utilement précisé la pensée de l'auteur, celles de la société de son temps, à un moment clairement donné: les deux premiers actes se déroulent au lendemain de la Révolution de Juillet 1830, alors que la monarchie de droit divin, en la personne de Charles X, gagne à petites journées Cherbourg, où elle s'embarquera pour un exil définitif (16 août) et qu'un premier ministère, présidé par Louis-Philippe est intronisé (11 août):

« Le nouveau gouvernement, chancelant encore sur sa base demi-populaire, trop faible pour fonder un système nouveau, n'a d'autres ressources que de se jeter entre les bras des hommes de Napoléon. » (acte I, scène IV).

C'est l'instant où l'ambitieux doit « savoir changer à temps de points de vue », c'est-à-dire de femme-échelon.

Les trois derniers actes quelque sept mois plus tard, en mars 1831 alors qu'un ministère chasse l'autre. (2) Le temps de concevoir et de mettre au monde un nouvel Antony, c'est-à-dire un bâtard, (3) prématuré, mais viable, comme ce nouveau régime, demi-populaire par son origine, demi-aristocratique par celui qui a été placé à sa tête.

Cependant, si *Angèle* tient du drame de circonstances historiques, sa vision de la nature humaine outrepassa le circonstanciel. Autre temps, mêmes mœurs, pourrait-on dire. En effet, le drame ne met en scène que la partie visible de l'échelle, recensant rapidement, et sur le mode de la comédie, ses deux premiers échelons, grandes dames de la Restauration, Mmes du Breuil et d'Orsay. Plus largement, il développe, sous forme axiomatique, une représentation pessimiste de l'homme: « La vie humaine se divise généralement en deux parties bien tranchées la première se passe à être dupe des hommes. Et la seconde ? À prendre sa revanche. » Le regard d'Alfred est désenchanté, car il voit l'existence, telle qu'elle est au fond, croit-il, sombre et boueuse. Ce dégoût généralisé, qui s'étend à lui-même, s'apparente au mal du siècle inguérissable, qui a sa source dans la nostalgie du passé proche et héroïque de la Révolution et de l'Empire : pour un Français de cette génération – Alfred est né en 1797 – ne restent pour champs de bataille dérisoires que des lits – l'alcôve du viol, la chambre de l'accouchement jouxtent la scène – où le sexe n'est que le substitut de l'épée des pères héros, pour stratégie de conquête qu'un donjuanisme sans illusions : « Je me dis qu'il serait d'un homme de génie de rebâtir, avec les mains frêles et délicates des femmes, cet échafaudage de fortune que la main de fer des événements et des hommes avait renversé. » Aveuglé par la fascination sexuelle qu'il exerce, il découvre trop tard que l'ascension de l'échelle des femmes ne mène qu'au vertige du vide. Et, à la mort, que, dans son premier acte d'homme libre, il choisit délibérément.

- (1). À Bocage, [Paris, 28 juin 1832], autographe, ancienne collection Charavay, 111. Anicet-Bourgeois a probablement fourni à A. Dumas le canevas du drame ; dans la préface de *La Vénitienne*, ce collaborateur écrit : « Si pour *Térèse*, pour *Angèle*, vous avez eu parfois recours aux conseils de mon amitié, ne m'avez-vous pas généreusement payé ces conseils en parant ma *Vénitienne* de quelques-unes des vives et brillantes couleurs qui abondent sur votre palette et que j'eusse en vain cherchées sur la mienne. Votre plume, comme un pinceau de maître, s'est posée sur l'ébauche de l'élève ; mais modeste ou prudente, elle ne l'a signée. »
- (2). C'est historiquement la démission du ministère Laffitte, le 9 mars, et son remplacement, le 13 mars par le ministère Casimir Périer. Les deux ministres, mentionnés sans être nommés dans la pièce par Ernestine de Rieux et Mme de Gaston, seraient donc le maréchal Gérard à la Guerre et le général Sébastiani aux Affaires étrangères, qui étaient bien « des hommes de Napoléon ».
- (3). Coïncidences entre autobiographie et fiction, presque à l'heure où Angèle accouche, Belle Kreilssamner, maîtresse de Dumas lui donne un deuxième enfant bâtard, sa fille Marie (5 mars 1831).

Claude SCHOPP

Biographe d'Alexandre Dumas et éditeur de ses œuvres

« Parce qu'ils ont la fougue et l'énergie indispensables à cette dramaturgie des années 1830, j'ai voulu mettre en scène « Angèle », avec des comédiens issus de l'ESAD à la suite d'un stage que j'avais fait avec eux sur cette pièce à l'occasion du bicentenaire d'Alexandre Dumas.

En raison des nécessités de la distribution, j'ai demandé que les rejoignent Nicolas Moreau, afin d'incarner le protagoniste principal de ce drame de l'ambition, et Patrice Leroy pour dessiner deux silhouettes d'homme mûr.

Encadrés par leurs professeurs, des élèves des lycées professionnels ont réalisé le décor et la majeure partie des costumes, ces derniers ayant été coordonnés par deux costumiers venant d'un de ces établissements.

Enfin, une partition originale composée et dirigée par Alain Margoni est interprétée par une formation de six musiciens, principalement issus du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris, dans la tradition du mélodrame qui, comme son étymologie l'indique, mêle la musique au théâtre. »

Gilles GLEIZES

« Comment pouvons-nous ignorer les grandes réussites d'Alexandre Dumas, celle des années 1830, qui furent célèbres en leur temps, inconnues à présent – surtout *Richard Darlington* et cette *Angèle* que monte aujourd'hui Gilles Gleizes – un mixte entre drame romantique et drame bourgeois, avec un héros qui montre le passage ?...

Une superbe mise en scène éclaire la trajectoire. Deux éléments : un traitement de l'espace qui souligne avec raffinement le lieu du tragique et ses mouvements ; - et les comédiens dont le travail singulièrement précis montre le changement des cœurs et des esprits lié au mouvement de la société. Ce que l'on voit, c'est le contraste entre les deux jeunes hommes, le héros et son double, une opposition que disent de manière saisissante les deux comédiens, Nicolas Moreau (superbe Alfred, souverain, cynique et suicidaire) et Nicolas Biaud-Mauduit, qui donne à la silhouette apparemment effacée d'Henri Muller, le relief du triomphe et de la mort. Et c'est la tragédie des femmes que dit aussi le jeu des costumes.

Merci à l'audace de Gilles Gleizes qui ressuscite un chef-d'œuvre. »

Anne UBERSFELD

« L'amateur de théâtre romantique français est le plus souvent condamné au « spectacle dans un fauteuil », tentant maladroitement la mise en scène imaginaire du texte qu'il lit.

Aussi, lorsqu'enfin un metteur en scène, de très loin en très loin, s'empare d'une de ces pièces qui ont si profondément marqué l'histoire des formes théâtrales, cet amateur éprouve-t-il la crainte que la représentation publique ne justifie la désaffection dont ce théâtre est l'objet.

Il sort de la représentation d'*Angèle* rasséné et enchanté : Gilles Gleizes démontre non seulement que ce théâtre est jouable, mais encore que ce qui se joue là, dans ce drame, peut toucher un spectateur d'aujourd'hui.

Car, si *Angèle*, d'abord intitulé *L'Echelle des femmes* est un pamphlet politique, dénonçant la curée des honneurs et des places qui a suivi la Révolution de Juillet, c'est plus essentiellement la représentation de l'homme malade, sous les espèces des deux principaux protagonistes masculins : Henri Muller, le médecin qui se meurt de tuberculose, et Alfred d'Alvimar, rongé d'un mal moral qui lui fait accueillir comme une délivrance la mort en duel. Les femmes, qu'on veuille les servir (Henri) ou s'en servir (Alfred), ne sont que les révélatrices d'un mal d'être qui n'a pas touché que le dix-neuvième siècle.

Gilles Gleizes, admirablement servi par ses acteurs, n'a pas imposé une lecture à priori à la pièce : il a au contraire laissé la pièce venir à lui, il a su, avec humilité, l'écouter. Elle s'est naturellement reconstruite peu à peu, et pour le spectateur, c'est une révélation. »

Claude SCHOPP

« Dans sa mise en scène d'*Angèle*, Gilles Gleizes opte pour un plateau nu où quelques meubles servent de points de rencontre entre les acteurs : des chaises autour d'un guéridon sur le côté, et le lit, imposant, planté centralement comme pour mieux emblématiser cet espace-clé de l'ascension - et de la chute - des personnages.

Des panneaux disposés en épis de chaque côté de la scène, qui forment des encadrements de portes et de fenêtres, permettent les entrées et les sorties des acteurs en coulisse, ainsi que le passage symbolique d'un intérieur à l'autre. Grâce à ces panneaux, l'évocation de l'espace hors-scène s'offre à l'imaginaire de manière plus concrète. Leur fonction d'encadrement solide de la scène n'empêche en rien une structure aérée garantie par les ouvertures, et les panneaux tracent la perspective vers le fond du plateau où un voile noir tendu dans toute la longueur laisse voir en transparence l'orchestre de six musiciens. Rendue discrète par cette séparation diaphane mais en même temps bien présente sur la scène, la formation musicale acquiert ainsi une place privilégiée tout au long de la représentation. C'est la figuration inverse des théâtres du dix-neuvième siècle, avec leur orchestre dans la fosse, le dos aux spectateurs. Ici, la musique se fait non seulement accompagnatrice, mais encore, actrice.

La lumière joue également son rôle : elle éclaire judicieusement l'orchestre aux moments opportuns, laissant le reste de la scène dans la pénombre pour mieux centrer l'attention sur la part active de la musique ; elle vire au vert blafard pour dire le « mal du siècle » lorsque le héros Alfred évoque ses doutes, ses déceptions passées, et montre son cynisme ; elle passe au rouge éclatant, lorsque Ernestine de Rieux, l'amoureuse transie et trompée du premier acte, réapparaît plus loin métamorphosée en cocotte vengeresse. Autre exemple de cette utilisation symbolique : la lumière crue projetée sur le blanc des draps et de la chemise de nuit d'Angèle échevelée et écartelée, marque de façon particulièrement percutante l'atrocité de son déshonneur, et sa douleur.

La disposition du décor, la musique et les jeux de lumière apportent à la représentation un équilibre parfait, et mettent conjointement en valeur les différents thèmes de la pièce : désillusion, manipulation, ambition mais aussi amour et idéal. Gilles Gleizes parvient à contourner le mélodramatique en hissant la pièce au rang d'un drame réaliste, non dénué toutefois d'instantanés poétiques. Là encore, la musique accompagne les quelques « tirades » où s'expriment les hypotyposes, comme autant de tableaux vivants réservés à l'imagination. Ces arrêts dans l'action ménagent au spectateur des instants de poésie et mettent le texte en valeur tout en faisant passer les quelques longueurs – pourtant coupées ici - du dialogue de Dumas.

L'espace presque vide permet un jeu et des mouvements qui accompagnent parfaitement la vivacité des échanges verbaux en même temps que sont préservés les séquences intimistes autour des quelques meubles : tout un jeu de séduction, au nez de la vieille tante, chaperon d'Angèle, s'opère à l'étroit autour du guéridon ; le lit, lieu d'un plaisir éphémère au début de la pièce, se transforme en espace de douleur dans la scène entre le médecin Henri Muller et la jeune accouchée. La mise en scène tire un formidable parti de la théatralité du drame.

Le choix de la distribution est remarquable de justesse : Nicolas Moreau incarne avec brio et tout en nuances, dans un rôle comme taillé sur mesure, un héros romantique désabusé, cynique, manipulateur, que l'on sent pourtant fragile et de plus en plus torturé par l'étau de ses mensonges jusqu'à son renoncement final. Pascale Michaud est une Angèle ingénue à souhait au début, et se mue avec force en emblème de la souffrance de la femme jamais libre, victimisée. Ludmila Ruoso, développe une énergie fulgurante lorsqu'elle réapparaît dans une robe rouge qui dit son passage du côté des maîtresses-femmes - et des maîtresses – à l'acte du règlement de comptes. Nicolas Biaud-Mauduit incarne avec beaucoup de sobriété et de vérité un Henri Muller grisâtre et souffreteux, à la fois double et envers moral d'Alfred, sa présence tout en discrétion sur scène n'en est que plus lourdement porteuse des valeurs de l'honneur, du respect et de la dignité. Christelle Ledroit est une comtesse de Gaston vive, légère, insouciant, et fait très bien passer le style empire décalé et désuet dans ces années 1830. La performance de Robert Hatisi en grand-tante Angélique ne manque pas son but : il tire parti de comique caricatural – dont la difficulté d'interprétation est ici conjurée – d'un personnage féminin nourri de peurs ridicules. Cyrille Labbé, qui incarne l'artiste voyageur Jules Raymond a le physique type du rêveur fantasque; sa voix et sa diction impeccables donnent au personnage une aura poétique pleine de charme.

Il faut aussi noter la justesse et la beauté des costumes qui complètent l'ensemble et apportent à ce drame la touche historique et réaliste.

Cette mise en scène magnifique et très réussie témoigne du potentiel théâtral et de la modernité de la dramaturgie de Dumas, trop souvent oubliée, largement ignorée. Gilles Gleizes a bien fait de la mettre à l'épreuve, et il faut espérer, le plus vite possible, un autre drame romantique mis en scène par lui ! »

Sylviane ROBARDEY-EPPSTEIN

Maitre de conférences en littérature française à l'Université de Stockholm

Vertus secrètes du mélodrame

« Même s'il s'agit du récit d'un destin très sombre, « Angèle » d'Alexandre Dumas relève davantage du mélodrame que d'un genre plus noble, le drame romantique que l'auteur – présent au grandiose chahut de la bataille d'Hernani – illustra aussi avec bonheur. Moins noble, peut-être, mais le mélodrame possède des vertus secrètes, une modestie et des subtilités que n'ont pas toujours les énormes machineries hugoliennes. Nous sommes dans les premières semaines de la monarchie de Juillet. Dumas, qui a pris part aux Trois Glorieuses, capitaine un temps de la Garde nationale, a écrit cette pièce en 1833, année faste d'un bal costumé resté fameux et de sa brouille avec Hugo. L'humeur – dans la société et dans la pièce qui en est le reflet – est à la panique et au chacun pour soi. Alfred d'Alvimar (impeccable Nicolas Moreau) est un homme de l'Ancien Régime, ambitieux et ruiné. C'est par les femmes qu'il espère non pas redorer son blason - ce n'est plus la mode - mais réussir dans la carrière politique. Amant d'une redoutable maîtresse, il va séduire une très jeune fille, puis la mère, et mourir en duel. Il est abject, intéressé mais pas tout à fait sans grandeur. Mélodrame, a-t-on dit. Le metteur en scène, Gilles Gleizes, en a respecté les lois implicites, comme la présence sur scène de musiciens dirigés par le talentueux compositeur Alain Margoni. La mise en scène est heureusement conventionnelle, le meilleur choix. La plupart des comédiens sont issus de l'Ecole supérieure d'Art Dramatique de la Ville de Paris, autant dire qu'eux aussi, « qui ont la fougue et l'énergie indispensables à cette dramaturgie des années 1830 », savent ce qu'est une partition de la parole et illustrent cette vérité toute simple : une technique sûre et presque oubliée est la première garantie de la liberté du comédien, Nicolas Biaud-Mauduit, par exemple, parfait dans le rôle d'Henri Muller, amoureux transi et d'une bonté mièvre et méchante. Gilles Gleizes, qui a décidément la fibre pédagogique, a confié le décor et les costumes à des élèves de lycées professionnels. Et l'ensemble du spectacle est effectivement professionnel et d'une belle maîtrise. Tout cela au service d'un texte chatoyant, feuilletonnesque, où se bousculent les exagérations, les trouvailles... Quelle saveur dans ce théâtre de Dumas qu'on avait bien négligé lors de la panthéonisation du grand homme. »

Hervé de SAINT-HILAIRE

Le Figaro

22 Avril 2004

Le bon vieux temps du mélo

« On raconte qu'Alexandre Dumas disait de Victor Hugo : « Ah, si j'écrivais comme lui ! », ce à quoi l'intéressé répondait en soupirant : « Ah, si j'avais son sens du théâtre ! ». L'un et l'autre prouvaient ainsi leur lucidité admirative. Les pièces de Dumas sont d'une construction exemplaire et les rebondissements éclatent à chaque scène.

A l'époque de la création d'*Angèle* à la Porte Saint-Martin (1833), le public raffolait des histoires données dans les théâtres du Boulevard du Crime (ainsi baptisés en référence aux dizaines de comédiens trucidés chaque soir sur les planches), et cette pièce est l'illustration parfaite de ce qu'on appelait alors le « drame romantique ».

Alfred, jeune arriviste sans scrupules, calcule qu'en déshonorant la jeune Angèle, il rendra obligatoire un mariage qui... La suite est délicieusement abracadabrante : il y a un médecin qui accouche une femme les yeux bandés, un amoureux éploré qui se sacrifie avant de mourir, une mère et sa fille ignorant toutes deux qu'elles sont amoureuses du même homme... En un mot, c'est du Dumas, et tout est dit.

Pour les comédiens, c'est un tour de force de restituer avec crédibilité des sentiments aussi grandiloquents. Cyrille Labbé et Pascale Michaud tirent leur épingle du jeu.

Il y a près d'eux un acteur étonnant, Nicolas Moreau, dans le rôle du séducteur. Sobre, glacial, cynique, il installe en trois répliques ce personnage de pré-Rastignac sympathique et odieux. Il émane de son Alfred une ambiguïté dangereuse, quelque chose qui trouble et fascine. Avec cela, une diction parfaite, un beau physique et une présence évidente. Voilà l'un des mystères du théâtre : pourquoi ce comédien n'est-il pas plus employé ? Il est beaucoup plus intéressant que certains autres que l'on voit régulièrement en tête d'affiches. Enfin, c'est un autre sujet... »

Nicole MANUELLO
France-Soir
23 Avril 2004

« Angèle » au Théâtre Silvia Monfort, exhumation d'un mélodrame d'Alexandre Dumas

« Les principaux ingrédients qui composent un « mélodrame » sont réunis dans « Angèle » d'Alexandre Dumas qu'affiche jusqu'au 25 Avril le Théâtre Silvia Monfort à Paris : le personnage du « traître » hypocrite, le « héros » qui est occupé à le démasquer afin de restaurer dans ses droits la jeune fille bafouée.

Gilles Gleizes, qui a mis en scène le spectacle, a introduit un commentaire musical aux interventions souvent ironiques. Cette musique originale a été composée par Alain Margoni et elle est interprétée par une formation de six musiciens (trio à cordes, piano, clarinette et percussion) disposés en fond de scène derrière un rideau de tulle sombre.

La pièce « Angèle » fut créée en 1833 au Théâtre de la Porte Saint-Martin. Elle tient en fait autant du mélodrame que du drame de circonstance historique. La Révolution de Juillet vient de renverser les Bourbons. Tout un vieux monde s'écroule, ce qui amène le personnage central d'Alfred - aristocrate de 36 ans et séducteur né - à essayer de s'en sortir socialement, en utilisant les femmes, une de ses victimes étant la crédule Angèle, 16 ans, qu'il abandonne (pour la mère de cette dernière qui a 31 ans) après l'avoir séduite.

Chez Dumas, le « héros » qui remet de l'ordre dans tout cela est un jeune homme malade, amoureux secret d'Angèle, qui devient l'envers moral d'Alfred. Le mélodrame, genre né sous la Révolution française et qui a connu ses plus belles heures au début du dix-neuvième siècle, évolue vers ce qui va devenir le drame romantique. Alfred est, d'une certaine façon un héros romantique, sans illusion sur son époque, qui découvre que l'ascension sociale par les femmes, ne mène qu'au vide.

Gilles Gleizes a monté « Angèle » à la suite d'un atelier qu'il a animé à l'Ecole supérieure d'Art Dramatique (ESAD) de la Ville de Paris. En dehors de deux comédiens déjà engagés dans la profession pour incarner des silhouettes d'homme mûrs – notamment Nicolas Moreau pour Alfred -, les autres interprètes sont des comédiens récemment issus de l'ESAD et fort à l'aise dans ce théâtre joué souvent face au public. »

Yves BOURGADE

AFP

18 Avril 2004

« Angèle »: Un beau travail de troupe

« Comment adapter les classiques, sans les illustrer platement, et sans en trahir l'esprit par une relecture moderniste chargée d'outrances ? Tel est le défi qu'a relevé le metteur en scène Gilles Gleizes qui, avec une intelligence lumineuse, s'est emparé du « Angèle » d'Alexandre Dumas pour en faire un beau moment de théâtre.

Suite à la fin du règne de Charles X, au moment où les Trois Glorieuses mettent à bas le régime, ce drame en cinq actes où l'on retrouve en friche Le comte de Monte Cristo est une réflexion sur l'ambition, le pouvoir, les rapports entre les hommes et les femmes, le tout agrémenté d'une histoire d'amour contrariée par les turbulences de l'Histoire. S'il a mis en valeur l'aspect romantique du récit, il en a gommé les redondances en supprimant les répétitions qui alourdissent inutilement le texte. Son « Angèle » jouée au Théâtre du Jeu de Paume d'Aix jusqu'au 22 Octobre inclus, est un miracle d'équilibre et de fluidité.

Se tournant davantage vers des auteurs comme Beaumarchais ou Goldoni, le metteur en scène évite les écueils du naturalisme et du pathos romantique. Il y a du Bel ami de Maupassant dans le cynique personnage d'Alfred d'Alvimar qui, pour devenir ministre de Louis Philippe, n'hésitera pas à courtiser plusieurs femmes en les trahissant toutes.

Gilles Gleizes a enrichi la scénographie d'une subtile musique composée par Alain Margoni et jouée en même temps que le texte. Quant aux acteurs qui réalisent un vrai travail de troupe, ils sont d'une subtilité aussi vive que la mise en scène d'un Gilles Gleizes, artiste dans l'âme et lecteur intelligent. »

Jean-Rémi BARLAND

La Provence

20 Octobre 2005

La compagnie Gilles Gleizes revisite « Angèle » avec brio

« Le mélodrame musical d'Alexandre Dumas, « Angèle », mis en scène par Gilles Gleizes a séduit un public venu nombreux samedi soir au Théâtre municipal de Sens. Une pièce riche en rebondissements accompagnée par six musiciens.

Les jeunes comédiens ont habilement restauré l'univers du XIXème siècle cher à Alexandre Dumas. Une interprétation juste servie par des magnifiques costumes confectionnés par les élèves de lycées professionnels et le talent des interprètes à l'image de Nicolas Moreau, brillant dans le rôle d'Alfred d'Alvimar, le héros ruiné par un procès injuste et qui a décidé de se venger en se servant des femmes pour réussir dans la politique. L'intrigue tient autant du mélodrame que du drame de contexte historique de la révolution de 1830 où Dumas prit part aux Trois Glorieuses. La révolution de Juillet vient de renverser les Bourbons. C'est tout un monde qui s'écroule, ce qui amène Alfred, 33 ans, à utiliser tous les moyens pour s'en sortir socialement, en utilisant Angèle, 16 ans, qu'il abandonne pour sa mère après l'avoir séduite. La mise en scène audacieuse de Gilles Gleizes a donné un éclat particulier au chef d'oeuvre d'Alexandre Dumas qui a rencontré un vif succès. »

L'indépendant de l'Yonne
08 Novembre 2005

La compagnie Gilles Gleizes fait revivre « Angèle », la pièce d'Alexandre Dumas

Ce spectacle des Amis du Théâtre était encore une fois bien choisi.

La pièce est bien jouée, elle est d'une facture originale et bien écrite.

« La compagnie Gilles Gleizes a présenté mercredi dernier un spectacle riche, d'une facture très originale, restituant avec bonheur l'atmosphère de l'été 1830 qui vit le renversement de Charles X et les grenouillages que l'on imagine de la part des gens en place et des Rastignac de tout crin pour conserver ou retrouver leur prébende.

« Angèle », la pièce d'Alexandre Dumas que Gilles Gleizes a tirée de plus d'un siècle et demi d'oubli, est délicieusement marquée par le goût de son auteur pour les intrigues compliquées, les rebondissements inattendus, l'intérêt pour la vie politique et les fins heureuses. Si la vertu ne triomphe pas, le vice est puni, ça fait plaisir quand même.

A la fois pamphlet politique, mélodrame et drame romantique, « Angèle » ne pourrait être qu'une pièce de musée. Il n'en est rien car il y a le plaisir que l'on prend à suivre une histoire bien racontée et quelle histoire! L'histoire éternelle d'une jeune fille séduite et abandonnée par un bel arriviste dépourvu de scrupules - est de tous les âges et de tous les temps. D'autant que la pièce n'est pas dépourvue d'intérêt psychologique. Si le méchant est sans scrupule, il n'est pas totalement dépourvu de sentiments.

Une belle langue châtiée.

Certains épisodes rocambolesques, imaginez un accouchement assisté par un médecin les yeux bandés, amusent et font ressurgir chez le spectateur les frissons délicieux qu'il éprouvait enfant en lisant les romans du même auteur, ceux d'Eugène Sue ou de Ponson du Terrail. Et puis, il y a le plaisir d'entendre des personnages s'exprimer dans une belle langue châtiée et riche. On peut aimer le parler populaire et se régaler de l'usage bien tempéré du passé simple et de l'imparfait du subjonctif.

La mise en scène de Gilles Gleizes mobilise dix comédiens, la plupart fraîchement émoulus d'une école d'Art Dramatique, pleins d'énergie et de talent. Il les dirige avec la précision qu'exige l'élégance du texte. Il ne cède pas à la tentation coupable de leur faire adopter un jeu distancié qui aurait facilement tiré le spectacle vers la parodie. Seul l'excellent petit orchestre de six musiciens présents en chair et en os apporte parfois un contrepoint ironique au texte. Suffisamment pour que l'on n'oublie pas que l'on est là pour s'amuser et en conservant à la pièce son authenticité romanesque et romantique. »

Jean-Pierre DUBREUIL
La République du Centre
3 et 4 Décembre 2005